

## Les failles de l'action dans l'Occident moderne

### L'emprise de l'action sur notre monde occidental

Notre société contemporaine est dominée par le «*souci de placer toutes choses humaines sous la bannière de l'action*», fait remarquer Ivan P. Kamenovic, dans son ouvrage *Agir, non-agir en Chine et en Occident*. **La catégorie de l'agir, en effet, peut être considérée comme révélatrice de la mentalité occidentale, dans son vocabulaire comme dans son histoire.** Dans son **vocabulaire**: il suffit d'interroger nos **manières de parler** pour constater l'**omniprésence** de la **notion d'action** (citons l'expression si répandue «ne subissons plus, agissons»), ou d'envisager les **mots** de notre **langue**: ainsi le verbe latin *agere* – d'où a été tiré le français agir – a donné naissance à quantité d'autres mots comme actuel, agiter, acteur, agent... Dans son **histoire**: si nous savons que «*l'idéal à atteindre se situe pour nous dans le domaine de l'action*», poursuit le philosophe, c'est en vertu d'un «*savoir immémorial et diffus*» qui constitue le **fonds** de notre **culture**. La première expression d'un tel idéal serait à chercher dans le récit de la *Genèse*. On ne peut comprendre en effet l'**emprise** de l'**action** sur notre mentalité occidentale si on la dissocie de ce qui en est l'**archétype**: la **création divine ex nihilo**. Ajoutons y la célèbre **injonction biblique** «*Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez la*» (*Genèse* 1,28).



La création d'Adam Michel Ange

Cette **image conquérante** d'une **humanité** qui trouverait dans l'**action** sa **manifestation exemplaire** a été ensuite confortée par la **tradition philosophique**. Ainsi Descartes proclame-t-il dans la *Vième* partie de son *Discours de la méthode* que le destin de l'homme est de «*se rendre comme maître et possesseur de la nature*». Après Descartes, Marx énoncera à son tour que la **modalité d'être au monde** de l'homme est d'**agir**.

## La frénésie moderne d'action: un élan suspect?

Cet **appétit** par lequel l'homme occidental «*se trouve poussé, conduit, contraint à l'action*» peut devenir **boulimique** et tourner à la **frénésie**. Rimbaud, que sa volonté fiévreuse d'action a conduit du délire poétique à la vie de trafiquant, demeure sur ce plan une **figure emblématique**. D'autres grands écrivains, comme Joseph Conrad le **voyageur** ou Malraux l'**aventurier pressé** ont été saisis du même **vertige de l'action**. Il est significatif, cependant, que ce soit à ces mêmes grands écrivains que l'on doive une **critique sévère** de cette **fièvre d'action** caractéristique de notre **modernité**. Eux qui ont expérimenté dans leur vie les **vertus** de l'**action** en ont aussi dénoncé les **effets pervers** et les **résultats désastreux**. Ainsi Rimbaud soupçonnait-il que «*vraie vie*» se trouvait **au-delà de l'action**. «*L'action n'est pas la vie, mais une façon de gâcher quelque force, un énervement*». Conrad illustre dans tous ses romans – dont le célèbre *Au cœur des ténèbres* – le **tragique aveuglement** des **actions humaines**. Quant à Malraux, il fait dire à Ling, héros de *La tentation de l'Occident* et observateur critique de la civilisation européenne et de son goût de l'action qu'il considère avec une «*curiosité hostile*» «*Je vois dans l'Europe une barbarie attentivement ordonnée, les Européens ont inventé le diable*».

De la mise en garde véhémement de Rimbaud, retenons que la **confusion** entre **action** et **affairement** – surtout quand celui-ci devient pur **emballement mercantile** – **détourne l'action de son sens véritable**. L'action n'est plus alors qu'une activité bruyante et fière d'elle-même, qui a tendance à se prendre pour sa propre fin. Il ne s'agit plus que de **bouger**, ou tout simplement de **faire quelque chose**, pourvu que ce soit dans l'**urgence** et dans la **hâte**. **L'activisme forcené est érigé en modèle par notre société contemporaine**. Nietzsche, pourtant, nous avait déjà avertis qu'une action conduite pour elle-même devient **maladive**, qu'elle n'est plus que le **masque** du **nihilisme**.

Si Rimbaud a su dire tout son **mépris** pour la **vie de commerce et d'aventures** qui avait été la sienne, Malraux a mis sa plume mordante et incisive au service de son **combat** contre les **excès du colonialisme** en Indochine, combat dans lequel il puisa une grande part de son inspiration romanesque. Mais parmi les **désordres** engendrés par l'**action** dans notre monde moderne, le plus **spectaculaire** est sans aucun doute la **guerre**, l'action **meurtrière**, l'action **destructrice**, qui est devenue **l'emblème des actions** et dont Rimbaud avait bien pressenti quelle **fascination morbide** elle exerçait. **Absurdité** d'une **guerre inhumaine** et **inacceptable** dont témoigne le cadavre du jeune soldat défunt dormant «*tranquille*» au soleil avec «*ses deux trous rouges au côté droit*» ([Le dormeur du val](#)).

Que l'on assiste à une **dégradation** progressive de l'**action** dans notre **société occidentale moderne**, c'est ce que soutient la philosophe [Hannah Arendt](#) dans *La condition de l'homme moderne*. Ce fait est d'autant plus grave que l'**action** revêt, dans la pensée d'Arendt, un **sens éminent**, puisqu'elle est en quelque sorte la **substance** de l'**humain**. La **disparition** d'un tel **sens** signifierait alors le **comble** de l'**aliénation humaine**.

## La grandeur de l'action: révélation du qui et pouvoir d'initiative

On doit d'abord à Hannah Arendt d'avoir souligné avec force la **grandeur de l'action**. Selon elle, l'action reste «*une des expériences humaines essentielles*», au point qu'on peut poser qu'une vie sans action «*est littéralement morte au monde, ce n'est plus une vie humaine*». Dans la mesure où elle s'accomplit effectivement, en effet, **l'action révèle le caractère d'individualité de l'être humain**, comme l'avait déjà pressenti Dante – que cite Arendt – selon lequel «*l'intention première de l'agent*» est de «*révéler sa propre image*». Tel est le **propre de l'action: manifester**, non pas la **nature humaine** – qui n'existe pas – non pas non plus ce qu'Arendt nomme le **ce que** – la somme des qualités ou des défauts de quelqu'un, qu'on peut appeler un type ou un caractère et que chaque être partage avec d'autres – mais «*l'essence de qui est quelqu'un*»: l'**identité interchangeable de la personne**.

**C'est cette qualité de manifestation de l'agent qui échoit à l'action – et à la parole qui lui est intimement liée – qui explique que seul l'homme agit.** Le statut des **objets physiques** est celui de la **multiplicité** pure et simple. Quant aux **animaux**, s'ils **sont distincts** les uns des autres – car la **vie animale** connaît des **variations**, même à l'intérieur des **spécimens** d'une **même espèce** – ils sont **incapables d'exprimer cette distinction**. Seul l'homme se **distingue lui-même**.

Ainsi, «*en agissant et en parlant, les hommes font voir qui ils sont, révèlent activement leurs identités personnelles uniques et font ainsi leur apparition dans le monde humain*». Cette apparition vient en quelque sorte redoubler ce **premier commencement** qu'a constitué la **venue au monde** de chacun d'entre nous. **L'action est ainsi comme une «seconde naissance», puisqu'elle vient confirmer et assumer le fait brut de notre apparition physique originelle.** «*C'est l'action qui est le plus étroitement liée à la condition humaine de natalité*». C'est pourquoi pour Arendt toute action est fondamentalement **nouveauté**: car à **chaque naissance** quelque chose d'**absolument neuf** arrive au monde. **La faculté d'agir est la faculté d'entreprendre du neuf.**

Cette **capacité d'initiative** qui appartient à l'action et par laquelle celle-ci fait surgir dans le monde quelque chose **d'inattendu** et **d'imprévisible**, relève pour Arendt d'une forme de **miracle**. L'homme est un **thaumaturge**, il «*possède manifestement le don miraculeux de faire des miracles. Ce don, nous l'appelons, dans le langage courant et éculé, l'agir*» écrit la philosophe dans *Qu'est ce que la politique?(Introduction à la politique II)*.

## Dégradation de l'action dans la guerre moderne et dans les régimes totalitaires

L'action se réalise et s'accomplit dans son authenticité aussi longtemps que l'individu peut y révéler ce qu'il est dans son irréductible différence. **A défaut d'une telle révélation, l'action perd son caractère spécifique, elle se dégrade ou se pervertit.** «*L'action qui n'a point de nom, point de «qui» attaché à elle, n'a aucun sens*». Une telle **dégradation** se produit chaque fois que l'**unité humaine** est **perdue**, par exemple dans la **guerre moderne**. «*L'agent de la guerre moderne*», en effet, n'est «*en réalité personne*». N'est-ce pas le besoin de compenser la frustration de ne pas avoir trouvé «*un«qui», quelqu'un d'identifiable que quatre années de tueries auraient dû révéler*», qui a conduit à ériger, après la première guerre mondiale, tous ces **monuments au «Soldat Inconnu»**? Parce que la guerre n'a pas su faire connaître ceux qui en avaient été les **agents actifs**, elle les a **dépouillés** de leur **dignité humaine**.



Hommage au soldat inconnu

L'action, en effet, requiert «*la lumière éclatante que l'on nommait jadis la gloire*», en tout cas sa **perpétuation** dans la **mémoire des hommes**. Car elle est, de tous les **produits humains**, le moins **tangible** et le plus **éphémère**.

Les **produits de l'action**, comme les événements, les actes et les mots, sont en eux-mêmes **transitoires**, «*si transitoires qu'ils survivraient à peine à l'heure ou au jour auquel ils apparaissent au monde, s'ils n'étaient conservés d'abord dans la mémoire de l'homme, qui les tisse en récit*» écrit Arendt dans *La crise de la culture*.

**Garder la mémoire des actions des hommes, bonnes ou mauvaises, afin qu'elles deviennent impérissables, est le seul remède à la futilité de l'action**, comme le rappelait déjà Périclès aux Athéniens dans son célèbre discours.

C'est ce **droit au souvenir** que les **régimes totalitaires** ont **refusé** à leurs **victimes**, ce que jamais, note Arendt, le monde occidental, même dans ses périodes les plus noires, n'avait encore fait. A travers les **camps de concentration**, cet **appareil de domination totale** qu'a été le **système totalitaire** a entrepris une gigantesque entreprise d'**oubli organisé**, en gommant systématiquement toutes les traces de ceux qui y avaient séjourné et péri, réalisant ainsi «*le miracle de faire en sorte que la victime n'ait jamais existé du tout*». Comme l'écrit Primo Levi dans *Si c'est un homme* **leurs actions ont disparu «sans laisser de traces dans la mémoire de personne**». On est allé jusqu'à **déposséder** les victimes du **dernier acte** de leur vie, leur **propre mort**, en la rendant **anonyme**. Or c'est précisément dans ce **moment de la mort**, note Arendt dans *Condition de l'homme moderne*, que **l'identité de toute une vie** peut quelquefois **se cristalliser**, se ramassant en quelque sorte tout entière en cet **acte unique**, comme ce fut le cas pour Achille, auquel sa mort héroïque au combat procura la **gloire immortelle**.

Les régimes totalitaires cependant ne se sont pas contentés de **détruire** la **personne morale**, ils sont allés encore plus loin dans l'**horreur**. Ils ont procédé systématiquement à «*l'assassinat de l'individualité, de ce caractère unique dont la nature, la volonté et le destin ont pourvu également tous les hommes*». **Or pour détruire l'individu, il fallait détruire la spontanéité, le pouvoir qu'a l'homme de commencer quelque chose de neuf par ses propres actions**. Tel était bien le **but final** de cette monstrueuse entreprise instaurée par les nazis à l'intérieur des camps de la mort: montrer que les **êtres humains** peuvent être réduits à de simples **spécimens** d'une **espèce** et ravalés au **rang** de l'**animal**. «*Rien donc ne demeure, sinon d'affreuses marionnettes à figures humaines, qui toutes se comportent comme le chien dans les expériences de Pavlov (...) et qui ne font que réagir*». Que la population des détenus, réduite aux **réactions animales** les plus **primaires** et les plus **automatiques**, fut devenue **incapable d'action véritable** est démontré par le fait qu'on n'a jamais assisté dans les camps à des **révoltes spontanées**, ni à des **suicides** – ceux-ci, note Arendt, étaient très rares - qui sont après tout eux aussi des **actes spontanés**.

Là fut le **véritable triomphe du système**. Arendt cite sur ce point David Rousset, rescapé des camps, qui écrit dans *Les jours de notre mort* «*Le triomphe des S.S. demande que la victime elle-même consente à se laisser mener par le bout du nez sans protester, renonce, s'abandonne, dans le sens où elle cesse de s'affirmer*». Le témoignage de Primo Levi (ouvrage cité) va dans le même sens. Primo Levi décrit ses compagnons de captivité comme des «*automates*» ou des «*pantins de boue*». Parmi les détenus du Lager, certains allaient jusqu'à devenir **apathiques** et à tomber, par **indifférence** à tout, dans la **prostration** et **l'inaction** la plus totale. Ce «*non-hommes en qui l'étincelle divine s'est éteinte*» étaient appelés les «**musulmans**» ou les «**submergés**».

## La substitution de l'agir au faire

Dans *La condition de l'homme moderne* Arendt **dénonce** également cette **mutation idéologique** qu'a constitué **l'instrumentalisation du processus de l'action**, ainsi que les **conséquences catastrophiques** qui en découlent. **L'action en effet, dans la société moderne, s'est vue réduite au statut de simple moyen au service d'une fin. Elle n'est plus pensée que sur le modèle de la production technique, de la fabrication des objets.** Arendt parle à ce propos d'une **substitution du faire à l'agir**.

Une telle **métamorphose** est particulièrement visible dans le **domaine politique**, où il s'agit de «*traiter les affaires politiques*» comme si elles étaient «*les produits planifiés d'une technique*». Selon Arendt, c'est Platon qui serait à l'origine d'une telle mutation. Platon est le premier à assimiler la **politique** à une simple **technè**, à concevoir «*l'espace public à l'image de l'objet fabriqué*». Dans *La République*, on peut déjà trouver les **schèmes de pensée** sur lesquels la tradition moderne allait s'appuyer pour concevoir l'**action** en termes de **faire** et de **fabrication**. *La République* en effet peut être envisagée comme «*un vaste plan de montage pour fabrication d'Etats*», le roi-philosophe «fait» sa cité comme le sculpteur sa statue.

Arendt avait donc bien pressenti que la société moderne, «*d'abord préoccupée de produits tangibles et de bénéfices démontrables*», allait peu à peu assimiler toute forme d'action à un **processus** purement **technique**, qu'il s'agira alors de **planifier** et de **rationaliser** afin d'obtenir le **maximum d'efficacité** dans les **résultats**.

Tel est bien l'enjeu des différentes **techniques de management**: trouver les méthodes d'**organisation** et de **gestion** les plus **rationnelles** et les plus **efficaces** en vue de la bonne marche de l'**entreprise**.



De même dans le domaine de l'**enseignement**, on cherche de plus en plus à faire de l'**action éducative** une **technique**, basée sur les notions de **performance** ou de **pédagogie par objectifs**.

**Selon Arendt, les conséquences de cette dérive technologique qui affecte notre monde moderne sont dangereuses, voire même meurtrières.**

En premier lieu l'**action**, lorsqu'elle est conçue sur le **mode** de la **production technique**, perd sa **spécificité**, et devient une simple **activité** parmi d'autres. Elle ne peut plus exprimer l'**unité spécifique** qui seule permet de définir quelqu'un. Il est impossible, en effet, de **réifier l'essence du «qui»** dans un **objet** ou un **produit** quelconque. *«L'individualité de l'homme, le qui, surpasse en grandeur et en importance tout ce qu'il peut faire ou produire».*

**Arendt dénonce également la violence inhérente à cette conception de l'homme comme *homo faber* et à toute interprétation de l'action en termes de fabrication.** En pensant toute action en termes d'**instrumentalité**, à travers la **catégorie** des **fins** et des **moyens**, on en vient trop facilement à admettre que *«tous les moyens, pourvu qu'ils soient efficaces, sont bons»*. Un autre grand danger de l'action conçue comme fabrication est qu'il faut *«non seulement FAIRE avec tous les moyens nécessaires à toute fabrication, mais encore DEFAIRE ce que l'on a fait comme on défait un objet mal réussi, par des moyens de destruction»*.

C'est dans une telle **capacité d'anéantissement** que réside le **danger majeur** de la substitution du faire à l'agir qu'a opéré la société moderne. Car les hommes, qui «*ont toujours été capables de détruire n'importe quels produits de la main humaine*», «*sont même capables aujourd'hui de détruire ce que l'homme n'a pas fait – la Terre et la nature terrestre*».

## La double frustration de l'action: infinitude et imprévisibilité

Cette **tentation de rabattre l'agir sur le faire** est à l'origine de ce qui est devenu un véritable **idéal** de nos **sociétés post-modernes**: l'idéal de la **sculpture de soi**, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Michel Onfray. Mû par un narcissisme sans limites, l'individu de l'ère démocratique a fait du Moi «*la cible de tous (ses) investissements*» ( Gilles Lipovetsky *L'ère du vide*) et travaille assidûment à la **réalisation** d'un **projet** auquel il consacre toute son énergie: **l'édification de soi-même**. Il s'agit de mettre son **pouvoir de création** et son **originalité** au service de cette tâche (qu'un ensemble de techniques psychologiques et spirituelles, en même temps que d'objets matériels est censé faciliter): **devenir le producteur – artisan ou artiste – de sa propre vie, considérée comme un matériau que chacun pourrait façonner à son gré.**



Un tel rêve – qui peut facilement virer à la névrose – se révèle être un **fantasme dangereux**, comme le fait remarquer Frédéric Laupies dans ses *Premières Leçons* sur *L'action*.

Il s'agit là d'un «*mirage de la toute-puissance*», de «*l'illusion d'une action affranchie de toute passion, susceptible d'instauration radicale*». Car l'homme n'est pas, comme Dieu, *causa sui*, cause de lui-même. «*S'éprouver vivant, c'est toujours s'éprouver comme donné à soi*». **C'est parce que je ne me suis pas donné à moi-même que personne n'est l'auteur de sa propre vie.**

Hannah Arendt l'a souligné avec force dans *La condition de l'homme moderne*. «*Bien que chacun commence sa vie en s'insérant dans le monde humain par l'action et par la parole, personne n'est l'auteur ni le producteur de l'histoire de sa vie*». Se révèle encore une fois ici la **différence fondamentale** entre le **faire** et l'**agir**, qu'Arendt exprime à travers la **distinction** entre **acteur** et **auteur**. Un **objet fabriqué** a toujours un **auteur**. De même «*toute œuvre d'art indique clairement qu'elle a été faite par quelqu'un*». Ainsi le **roman**, l'**histoire inventée**, révèle un **créateur**. Là est toute la **différence** entre une **histoire fabriquée** et une **histoire vraie**. Cette dernière n'a pas été «*faite*» du tout.

Nous ne sommes pas les auteurs de notre vie, nous en sommes tout au plus les sujets, dans le double sens du terme: à la fois acteurs et patients. Epictète, dans son *Manuel*, usait déjà de cette métaphore de l'acteur. Si le monde n'est qu'une scène de théâtre, il faut se borner à jouer son rôle. Ce rôle, c'est le Destin ou la Providence qui l'a choisi pour nous. A nous, il ne revient pas d'écrire ce rôle, mais de le jouer, bien ou non. «*Souviens-toi que tu es comme un acteur dans le rôle que l'auteur dramatique a voulu te donner(...) Il dépend de toi, en effet, de bien jouer le personnage qui t'est donné, mais le choisir appartient à un autre*» (chapitre XVII).

Si personne ne saurait construire et programmer sa vie à la manière du dramaturge tout-puissant qui tire les ficelles et ménage l'intrigue, c'est en raison de ce qu'Arendt nomme les frustrations ou encore le maléfice de l'action. Aristote reconnaissait déjà que toutes nos actions ont besoin d'une matière pour s'exercer, qu'elles s'insèrent dans un **monde** et dans des **conditions** qui ne dépendent pas de nous. Le **bonheur d'une vie**, en effet, est tributaire de **facteurs extérieurs** (comme la bonne naissance, l'intégrité du corps, les amis, la prospérité des entreprises) et d'**occasions** qui ne sont pas offertes à tous. Chacun doit donc compter sur les **caprices de la fortune**, **bonne** ou **mauvaise**. «*Certaines infortunes pèsent sur notre existence et modifient l'équilibre de notre vie*» (*Ethique à Nicomaque* I 1101 a 30). C'est sans doute en ce sens, poursuit Aristote, que Solon soutenait que l'on ne peut dire d'un **homme** qu'il était **heureux** qu'après sa **mort**, car tant qu'il vit il est soumis aux vicissitudes du hasard.

Selon Arendt, les **alés** de l'**action** ont pour première cause l'**infinitude** de celle-ci, c'est à dire son **ouverture**. *«Si la force du processus de la production s'absorbe et s'épuise dans le produit, la force du processus de l'action ne s'épuise jamais dans un seul acte»*. L'action n'a pas de **limites assignables**, elle est à proprement parler **infinie**, elle possède toujours une **formidable capacité de rebondissement**. Nos actions en effet ne se déroulent pas en **milieu fermé**, elles s'inscrivent nécessairement dans le **réseau des relations humaines** *«qui existent partout où des hommes vivent ensemble»*. C'est à cause de ce **médium** déjà existant de relations humaines que toute action s'insère dans un **processus en chaîne** dont les **répercussions** peuvent être **infinies**. Car la vie et les actions de chacun affectent la vie et les actions de tous ceux avec lesquels il entre en contact. C'est pourquoi même *«l'acte le plus modeste dans les circonstances les plus bornées porte en germe la même infinitude, parce qu'un seul fait, parfois un seul mot, suffit à changer toutes les combinaisons de circonstances»*.

La seconde cause qui explique le **caractère «frustrant»** de l'action est pour Arendt son **imprévisibilité**. Alors que la **prévisibilité** est **inhérente** au **processus de la production** (on peut anticiper avec une sûreté quasi absolue le résultat du processus), la **faculté d'agir** est toujours celle de *«déclencher des processus sans précédent, dont l'issue demeure incertaine et imprévisible dans le domaine, humain ou naturel, où ils vont se dérouler»*.

C'est en raison de ce **double maléfice – infinitude et imprévisibilité** – inhérent à l'action que le **sens** d'une **vie** ne pourra se révéler pleinement que lorsque celle-ci sera **achevée**. Il n'apparaîtra qu'à la **fin**, après la **mort** de l'acteur. Ce n'est pas l'**acteur**, mais le **conteur** ou le **narrateur**, celui qui *«regarde en arrière»* et qui **n'agit pas**, qui pourra en percevoir le sens et raconter après coup **l'histoire de cette vie**.



## **Bibliographie support**

Ivan P. Kameronovic Agir, non agir, en Chine et en Occident

Rimbaud Le dormeur du val

Malraux La tentation de l'Occident

Hannah Arendt La condition de l'homme moderne  
Qu'est ce que la politique ?  
Le système totalitaire

Primo Levi Si c'est un homme

David Rousset Les jours de notre mort

Platon La République

Frédéric Laupies L'action Premières Leçons

Aristote Ethique à Nicomaque I